

FIN DE LA ROUTE

La foire de Saint-Laurent a lieu à Falaise le dimanche qui précède la fête de ce saint et qui tombait cette année-là, en 1987, un neuf août. Saint-Laurent se situe un peu en contrebas de la motte du château. On peut y accéder à partir de la Grand Place, mais on peut aussi, venant de Guibray, suivre le panneau placé de biais dans le haut d'un chemin au Val d'Ente, où la ville de Falaise semble s'engloutir et se métamorphoser en campagne.

Pour amener ses deux amies à la fête, Cécile avait accepté de faire un détour, puisqu'elles habitaient à l'autre bout de la ville, du côté de Saint-Clair, et qu'elle devait aussitôt reprendre la route d'Argentan, qui passe par Saint-Clair. Les adieux furent chaleureux et prolongés ; on promit de se revoir, de s'écrire. Eva repartait pour les Etats-Unis tandis que Mathilde prolongeait son séjour chez sa mère.

Des petits fanions claquaient au vent sur la Grand Place lorsque Cécile la reprit en sens inverse. Le temps était incertain.

La première chose que Cécile remarqua après la sortie de la ville, ce fut un immense banc de nuages gris clair, d'une épaisseur et d'une densité inaccoutumées, se découpant très nettement au-dessus de l'horizon d'un jaune lumineux, et qui semblait ne pas bouger malgré le vent. Ces nuages l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'elle obliquât vers l'est.

A son habitude, Cécile avait tout prévu : elle avait étudié la carte, calculé le kilométrage et le temps qu'il lui faudrait, estimé l'heure d'arrivée. Le matin même elle était retournée deux fois à sa voiture pour vérifier l'itinéraire. A son arrivée, elle aurait le temps de s'habiller avant le dîner.

Cécile aimait conduire, naviguer en solitaire d'un point à l'autre de la carte. Et elle étonnait son entourage par sa ponctualité. Ce n'était pas qu'elle eût un goût passionné des voyages : au contraire, chaque départ était pour cette sédentaire une source d'inquiétude. Ses préparatifs duraient longtemps, elle griffonnait des listes, les complétait, les révisait, soupesait chaque décision. Son corps même était rebelle aux changements.

Mais là où elle excellait, c'était dans la gestion du temps. Il lui semblait que ses activités étaient réglées par une horloge intérieure. Tandis que les autres devaient faire effort pour être à l'heure, Cécile devait se faire violence pour arriver en retard. C'était comme si elle avait fait alliance avec le temps. Elle se plaisait à y voir l'influence de la planète Saturne dans son thème astral : ce dieu sombre et inexorable lui paraissait un allié sûr.

Son instinct de la durée s'accompagnait d'un sens inné du moment propice, qui lui évitait les déboires habituels des voyageurs : attentes, bouchons, queues aux péages. Pour elle, les routes étaient toujours dégagées, la circulation toujours fluide, son radar interne se révélant plus efficace que les conseils de toutes les gendarmeries. Cette grâce spéciale ne la dispensait pas des sensations désagréables qui atteignent les voyageurs au long cours.

La route d'Argentan était toute droite et paisible par ce dimanche après-midi. Cécile alluma la radio et tomba sur une station locale, qu'elle quitta pour une autre avant de renoncer. Elle avait le goût difficile en matière de musique et de radio. Les enchevêtrements des fréquences l'irritaient. Changeant de région, elle perdait ses repères et ne pouvait plus capter sa station préférée.

Alors qu'elle dépassait le Haras du Pin, sa radio se mit à grésiller. Elle la coupa, ouvrit sa fenêtre plus grande, jeta un coup d'œil admiratif aux vastes étendues des terrains d'élevage et d'entraînement. Après Argentan, elle prit la route de Paris qu'elle suivit assez longtemps. Le banc de nuages avait disparu, il faisait doux. Cécile se mit à chanter; peu à peu sa voix s'affinait et montait dans l'aigu, elle prenait un réel plaisir à parcourir son répertoire de mélodies, à donner de la voix.

A un feu rouge, elle déplia rapidement sa carte pour vérifier à quel moment elle devrait quitter la route de Paris pour obliquer à gauche, vers le nord-est. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle s'aperçut qu'il y avait DEUX itinéraires possibles pour rejoindre sa destination, Margilly! Comment cela avait-il pu lui échapper? Elle calcula que les deux routes représentaient pratiquement le même nombre de kilomètres.

La circulation était devenue beaucoup plus dense avec des traversées de villes et de villages qui ralentissaient le flot des voitures. Au feu rouge suivant, un nouveau coup d'œil sur la carte la convainquit que la direction qu'elle avait prévu de prendre n'était pas la meilleure. Et puis elle s'attendait à trouver des indications, mais elles n'apparaissaient pas, si bien qu'elle suivit la route de Paris plus longtemps que prévu.

Enfin une direction possible s'annonça sur la gauche et elle s'y engagea rageusement, mécontente de s'être trompée et d'avoir pris du retard. C'était de nouveau une petite route de campagne, mais une campagne artificielle, pavillonnaire, et déserte à cette période de l'année. Cécile éprouvait une sensation de solitude alors qu'elle était dépassée régulièrement par des voitures roulant très vite et surgies d'elle ne savait où. Chaque fois qu'elle s'apprêtait à s'arrêter sur une aire de stationnement, l'une de ces voitures surgissait derrière elle et lui envoyait un appel de phares pour la faire accélérer. La situation prenait une tournure irritante, une inquiétude la gagnait.

Tout à coup apparut une bourgade de taille moyenne, déserte elle aussi, une traversée de faubourgs où erraient de loin en loin des gens et des chiens. Aucune des indications routières qu'elle rencontrait ne lui était utile. Les rares cafés étaient fermés. Normalement, elle aurait dû bifurquer à l'un des carrefours, mais ils défilaient sans lui en offrir la possibilité. Excédée, elle décida de s'arrêter au premier garage venu.

Il fallait d'abord en trouver un qui fût ouvert, ce qui n'était pas facile un dimanche après-midi du mois d'août. Elle n'aurait pas la possibilité de comparer les prix de l'essence. Une station entrevue lui fit mettre son clignotant pour s'y arrêter, mais aussitôt elle la trouva bizarre: sol en gravier, bâtiments à l'abandon. Un jeune homme à l'allure inquiétante faisait remplir le réservoir de sa moto par un employé qui semblait avoir le même âge, et lorsque celui-ci leva le visage, Cécile lui trouva une ressemblance étonnante avec son client. Tous deux la regardèrent fixement,

sans sourire. Une impulsion fit rentrer Cécile dans sa voiture et repartir aussitôt, le cœur battant.

Peu de temps après elle atteignit une ville plus importante située sur un épaulement de colline. Elle se trouvait dans un quartier périphérique en contrebas et s'engagea dans la première montée qui se présenta. Alors qu'elle était arrêtée à un feu rouge, un malaise la prit : le simple mouvement de la tête pour lire la carte l'avait déclenché. Soudain, les plans vacillèrent, la carte sembla glisser latéralement tandis que les vitres de la voiture s'inclinaient ; elle eut même la sensation d'être poussée vers le sol. Son cœur s'emballa, elle redressa brusquement la tête en criant, ouvrit la fenêtre pour se reconnecter à la réalité extérieure. Le feu était redevenu vert et elle repartit en s'agrippant à son volant. La douleur dans l'épaule gauche apparaissait et la tension de sa vessie devenait insupportable.

Tandis qu'elle s'engageait dans une descente, elle aperçut un garage, avec un pompiste en salopette et un jeune garçon qui devait être son fils, et sans regarder le prix de l'essence elle s'y engouffra. Il fallut aller chercher la clef des toilettes qui étaient fermées et dont l'éclairage ne fonctionnait pas, ce qui l'obligea à laisser la porte entrouverte. Elle resta longtemps à se vider en soupirant, les yeux au sol, et se rendit compte qu'elle avait soif. Pendant qu'on remplissait son réservoir d'essence, elle sortit sa bouteille d'eau et en avala la moitié sans respirer. Cette circulation de liquides lui faisait l'impression d'une injection de force et de confiance, et le garagiste lui donna même, enfin, les renseignements qu'elle cherchait.

Cécile avait retrouvé son calme lorsqu'elle reprit le volant. Elle tourna à droite, conformément aux indications du garagiste. Le numéro de la route qu'elle empruntait ne correspondait pas à ce qu'elle voyait sur la carte, mais il avait pu changer depuis que la carte avait été imprimée : la destination, à mi-chemin de la ville et de Margilly, était bien la même.

Plus loin, elle déboucha sur une rocade nouvellement construite et poussa un cri de joie en voyant pour la première fois un panneau indiquant « Margilly ». La route formait une courbe de direction nord-ouest : ce n'était pas ce qu'elle avait prévu, ni ce que le garagiste lui avait indiqué, mais elle dut se décider rapidement et pensa qu'il était plus sage de suivre les panneaux. Lorsqu'elle vit sur sa droite la direction du village dont le garagiste lui avait parlé, elle la négligea.

Bien du temps s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté la route de Paris ; à cette heure, elle aurait dû être déjà arrivée. Elle accueillit avec un grand soupir de soulagement un panneau indiquant les directions « Vermont – Margilly » : elle se souvenait que Vermont était à quelques kilomètres de Margilly, elle était en pays de connaissance. Elle traversa Vermont en suivant la direction de Margilly, et à la sortie de la ville, rencontra une barrière de travaux : la route était coupée à 1,5 kilomètres ! Elle lâcha un juron, fut forcée de ralentir et de faire demi-tour en retraversant une bonne partie de Vermont.

A une fourche, ne rencontrant plus aucune indication, elle prit sur sa gauche et atteignit la limite de la ville. La route s'élevait. C'est ainsi qu'elle se retrouva dans la forêt...

Il y eut encore, sur une centaine de mètres, quelques maisons dans la verdure, puis le chemin continua de monter et elle se trouva dans les arbres. Elle avait le

sentiment de s'être trompée, mais se sentait obligée de continuer. Pourquoi ? Pour se convaincre de son erreur ? ou au contraire avec l'espoir de « retomber sur ses pattes » ?

C'était comme si elle avait changé de planète tout à coup, comme si un autre monde se mettait à exister, au-dessus du premier qui poursuivait sa propre existence. Jamais elle n'avait vu cet endroit indiqué sur aucune carte. Une hauteur boisée, traversée par cette route sinueuse qui n'en finissait pas de monter lentement en tournant, sans déboucher sur rien. Aucun croisement, aucune aire de stationnement, aucun point de rebroussement.

Bientôt le paysage se referma. Seuls étaient visibles les arbres et le prochain virage. Si ce lieu était bien réel, pourquoi n'avait-elle jamais appris ou découvert son existence ? Après tout, la région ne lui était pas inconnue, elle en avait des notions suffisantes pour s'y repérer.

Devant elle se succédaient des courbes imprévisibles donnant l'impression de plateaux superposés. Vers quelle direction ? La grisaille régnait sur cette fin de journée, sans soleil ni lune en vue. Le soir tombait et la panique la prit.

Elle se raidit sur son volant. L'espoir de s'en sortir n'était pas anéanti en elle. Sans doute verrait-elle, après un nouveau virage, un croisement, une autre route, une maison où se renseigner ?

La seule signalisation qu'elle aperçut annonçait un rétrécissement de la chaussée. Elle éprouva alors un sentiment d'horreur, comme si elle était tombée dans un piège qui lui était spécifiquement destiné. Elle se souvint du dernier embranchement rencontré, où, en panne d'indications, elle avait pris à gauche. Juste après elle, une autre voiture avait pris à droite : cette personne-là *savait*...

La chaussée était devenue un sentier étroit, sans possibilité de repartir en sens inverse. Le monde s'était réduit à un chemin fatigant entre des arbres, que le soir investissait, et où il n'y avait pas d'autre solution que d'aller jusqu'au bout.